

LA CATECHESE DU BAPTEME

Ainsi que le dit le R. P. Bouyer dans sa conférence sur la catéchèse chrétienne, la prédication doit être claire et cependant mystérieuse. Il y a là une antinomie qui semble insoluble : comment traiter le mystère et être clair sans trahir ? La liturgie nous offre peut-être la solution, si elle est la célébration parfaite des rites baptismaux qui en constituent la plus expressive exégèse. Le plus bel enseignement, le plus théologique sermon ne valent pas la pédagogie d'une célébration attentive. Le Christ ne nous a pas dit : « Allez, enseignez le baptême », mais : « Enseignez et baptisez. » Notre enseignement d'ailleurs est démenti par une célébration négligente, et c'est le cas de rappeler la boutade de Kierkegaard sur le pasteur du dimanche et le pasteur du lundi. Le premier prêche éloquemment le Christ et hardiment le sacrifice chrétien, mais le second, durant les six jours de la semaine, enseigne par sa vie qu'il faut en prendre et en laisser. Cinquante pour cent des baptêmes administrés, tant dans nos paroisses que dans nos hôpitaux, démentent les éloquents présentations du baptême faites dans nos livres ou nos sermons.

Le P. Duployé me répétait que nous pouvions tenir cent congrès liturgiques magnifiques, tant par le nombre des fidèles, curés et évêques, que par la sublimité des conférences et l'éclat des manifestations. Ces cent congrès ne changeront quelque chose que lorsqu'ils aboutiront à un acte posé. Je croirais malhonnête et inconséquent de faire ici de l'éloquence sur le baptême si, de cette conférence, ne résultent pas des célébrations autres que celles auxquelles nous sommes accoutumés. Pour ma part, je confesse que, pendant des années, à la suite des baptêmes administrés par moi, je me suis trouvé honteux d'avoir, une fois encore, célébré un rite aimable, souriant, mais en somme mondain

ou bourgeois. Comme j'étais loin d'avoir réalisé la grandeur de ce mystère et comme j'avais été lâche ou incapable pour y introduire les témoins! C'est dans ces sentiments que je me suis résolu à refuser les invitations amicales qui m'étaient adressées. Je ne pouvais plus accepter de trahir à ce point ce qui me semblait si grave. « Quand vous et moi seront prêts à donner à ce baptême tout son sens, à nous engager au-delà des sourires de politesse dans la grandeur tragique de l'initiation chrétienne, alors je me rendrai à votre appel. »

Faisons la constatation douloureuse qu'il est exceptionnel que nos baptêmes soient en réalité autre chose qu'une cérémonie pieuse, sacramentellement valide, mais ayant perdu presque toute sa vertu de prédication active.

*
**

Ici se pose un problème fondamental sur la signification de notre liturgie.

Les actes sacramentels proprement dits sont originellement extrêmement simples. Si tant est que nous connaissons la manière dont le Christ voulait qu'on baptisât, les premiers témoignages ne parlent que d'une plongée dans les eaux, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est l'essence certaine du sacrement. Alors pourquoi ces développements liturgiques surabondants tels que l'histoire des siècles suivants et que notre rituel romain d'aujourd'hui en témoignent? Nous touchons ici la raison formelle de notre liturgie cérémonielle. Elle opère la grâce, mais elle est aussi une manuduction pédagogique et humaine dans une réalité mystérieuse que l'Église ne veut pas d'abord exprimer par des théories, mais qu'elle nous enseigne par la célébration des gestes et des rites.

Il suit de là que si le baptême, administré en hâte par nos formules réduites ou irrévérencieusement par un ministre pressé, produit la grâce, il ne propose pas cet enseignement que l'Église voulait véhiculer par sa liturgie. Du point de vue qui nous occupe ici, de la catéchèse baptismale, la négligence serait sabotage. Tout notre effort de catéchèse sera donc de rendre à la liturgie toute sa valeur d'enseignement.

*
* *

La dégénérescence actuelle de la liturgie du baptême provient :

1° *De la part des fidèles*, d'une méconnaissance profonde du souverain intérêt du sacrement. La preuve en est que, sauf des exceptions, ils ignorent la date de leur baptême, encore moins la fêtent-ils. Le baptême est, pour un trop grand nombre de chrétiens, un fait mondain, commandé par les convenances de famille, ou, souvent dans les campagnes, un fait rabelaisien qui se traduit par des frairies qui n'ont rien à voir avec le mystère. L'acte ecclésial lui-même est surtout formaliste. Il comporte à peine une prière¹.

Si coupables que soient ici les fidèles, ils ne sont pas les plus responsables.

2° *Des ministres*, qui, dans un grand nombre de cas, avec toutes les excuses d'un ministère surchargé, expédient d'une façon désolante les prières et les rites. Le mal n'est pas d'aujourd'hui. Le concile de Bâle (livre II, chap. xv) prescrivait *ut non in gutture vel inter dentes deglutiendo aut syncopando dictiones, sed reverenter verbisque distinctis et cum attentione omnia pronuntiant*. Et le concile de Langres, en 1404, avait déjà prescrit de parler : *plene et distincte, non transcurrendo seu syncopando aut detruncando aut verba extranea intermiscendo*.

On voit que le bredouillage ou le télescopage ne sont pas un fait récent ni rare. Combien de baptêmes expédiés, semble-t-il, sans amour et sans foi, en tous cas sans dignité ni intelligibilité ! Mais ces ministres surchargés ne sont pas, encore une fois, les plus responsables.

3° *Des conservateurs eux-mêmes de la liturgie*, qui ont laissé les rites dépérir, au point que Dom Cabrol, dont on ne met en question ni la science ni le respect de la liturgie, comparait le rituel actuel à un herbier composé de fleurs et

1. J'apprends que, dans nombre de provinces, l'usage veut que le père s'abstienne de paraître à l'église. Cette abstention, qui prend aujourd'hui les aspects d'un respect humain viril, a ses origines, je le montrerai ailleurs, dans des dispositions canoniques, heureusement périmées, qui ont interdit aux parents d'assister au baptême de leurs enfants

de feuilles desséchées, « mais vous n'avez, disait-il, sous les yeux que des choses mortes. Pour avoir du baptême la notion grandiose... il faut remonter jusqu'au V^e ou au IV^e siècle » (*Origines...*, p. 152). Et que le P. Mollien, dans sa *Liturgie des Sacrements*, écrit que notre baptême des enfants est tellement tronqué « qu'il est bien difficile d'y reconnaître la majesté d'un acte aussi grave ». Il faut enregistrer ces franchises et dire que, si nous sommes coupables quand nous ne valorisons pas ces rites, il est plus regrettable qu'ils se présentent dans un état si fâcheux.

Si donc nous proposons de célébrer au mieux les rites actuellement enregistrés, il nous faut, en toute obéissance filiale, provoquer une renaissance liturgique qui rendra au rituel son intégrité cérémonielle.

Il y a dans la liturgie, à côté d'un élément divin immuable, des éléments humains solidaires du temps et des hommes. Ils ne sont pas nécessairement de la meilleure qualité. L'histoire nous montre assez qu'une force de sclérose et de décrépitude va jusqu'à dénaturer des rites que l'on ne comprend plus et que, par paresse et négligence, on télescope, les rendant décidément inintelligibles. Les réformes périodiques de la liturgie travaillent à restaurer ces rites dans leur vérité originelle. Tout nous fait espérer et souhaiter ardemment une restauration du rituel du baptême².

En attendant cette restauration, il nous est possible de rendre à la liturgie présente sa valeur d'enseignement. Il faut pour cela non seulement nous délivrer des routines, mais évacuer un rationalisme qui nous fait méconnaître les vraies pédagogies, les plus profondes et les plus vitales, de l'Église.

*
**

Programme d'une revalorisation des rites.

Fondamentalement, c'est plus qu'une intelligence notionnelle, c'est un *sens* de l'initiation chrétienne qu'il nous

2. Il faudra souhaiter davantage pour le baptême des enfants, lequel n'est en somme qu'un démarcage et qu'un tronquage du baptême solennel des adultes.

faudrait ressusciter. Un sens est cette faculté de percevoir, de discerner, de goûter, de savourer ce qui est inexprimable dans un objet. On ne peut pas mettre en formule les harmonies de couleur, la musicalité d'une mélodie, la puissance évocatrice d'un poème. Tout cela relève du sens, de ce que Pascal appelait *l'esprit de finesse*. C'est le sens du mystère chrétien qui nous en fournira le secret et nous fera le célébrer comme il le mérite.

Or, quelle pauvre représentation avons-nous aujourd'hui de l'initiation chrétienne! Mais savons-nous encore ce qu'est une initiation? En savons-nous autant que ces païens antiques que nous méprisons et qui avaient un tel sens du mystère, qui le solennisaient dans un tel déploiement cérémoniel? Mesurons-nous ce que c'est que d'introduire un profane dans un ordre sacré, en lui révélant le secret de Dieu et en l'autorisant à entrer en commerce avec Dieu? Les missionnaires des tribus africaines pourraient nous apprendre ici des choses bouleversantes et qui nous rempliraient de confusion³.

Et que dire de l'initiation chrétienne qui est en soi d'une transcendance incomparable et savons-nous encore qu'elle requiert la solennelle trilogie du baptême, de la confirmation et de la communion eucharistique?⁴

Comprenons-nous comment l'Église, pendant des siècles, a fait du catéchuménat une préparation solennelle et que, par respect, elle interdit pendant les siècles (sauf les cas de danger de mort) de conférer l'initiation hors des cérémonies pascales? Quelle gravité revêtait la profession de foi lorsqu'un adulte, en la prononçant, signait, pour ainsi dire, le blanc-seing de sa condamnation à mort; lorsqu'il consentait à être marqué du signe de la croix qui ne lui permettait plus de porter le signe des empereurs païens; lorsque la communauté chrétienne était consultée sur l'accueil à faire aux candidats; lorsque dans la ville épiscopale seul l'évêque accomplissait les rites de cette initiation.

Pour de sages raisons, l'Église a pratiqué l'initiation des enfants; contre, il est vrai, bien des protestations. Outre Tertullien, qui préférait, sauf danger de mort, attendre

3. Je rappelle les conférences du P. Aupiais sur les rites d'initiation adulte ou matrimoniale, dans les tribus noires du Centre de l'Afrique.

4. Voir DUCHÊNE, *Origines*, p. 309.

l'âge de raison (*De Baptismo*, chap. xviii), saint Grégoire de Naziance demandait que l'on attendît environ l'âge de trois ans pour recevoir les enfants au baptême. Il faut reconnaître que, du fait d'accorder l'initiation à un sujet qui n'avait pas conscience ni vouloir, la liturgie courait un gros risque. En perdant cette réaction du candidat, la liturgie pouvait ne plus paraître qu'un acte artificiel que certains diront magique et, en tout cas, dépouillé de son caractère tragique.

Un autre risque n'a malheureusement pas été évité. L'ample développement de la liturgie d'initiation qui se développait durant des mois (carême, catéchuménat, scrutin, consignation, etc., etc.), réduite en une seule cérémonie où l'un des acteurs était muet, ne pouvait pas ne pas souffrir d'amputation. Que de rites n'auront plus de signification que d'organe témoin. En passant de la liturgie des adultes à celle des enfants, on a fatalement tronqué, défiguré bien des rites. On souhaiterait une liturgie d'initiation appropriée aux enfants et cela d'autant plus qu'elle est désormais la liturgie ordinaire.

*
* *

Pouvons-nous tout au moins rendre à l'état de choses actuel sa valeur, lui restituer sa plénitude liturgique et sa valeur d'enseignement ?

Oui, sans aucun doute. Et l'on mesure que, si le programme qui nous est proposé est restreint, il est d'autant plus urgent de lui donner toute la valeur qu'il comporte. Nous ne pouvons ici qu'esquisser les grandes lignes d'une revalorisation urgente et nécessaire.

1° *Rendre au cadre matériel du baptême sa dignité et sa signification.* Au lieu d'être ce coin exigü, dissimulé latéralement aux portes de l'église, ne pourrait-il pas redevenir ce baptistère qui, lorsqu'il était unique dans la ville épiscopale, était lui-même un monument. L'exemple moderne le plus parfait est sans doute le baptistère d'une petite paroisse de l'Aisne, dont l'architecte Barbier reconstruisit l'église en 1920. A Limé, le baptistère occupe, entre les deux portes d'accès, une place symétrique de l'autel. Vaste, orné, sous forme d'une fontaine, il est à lui seul une catéchèse. Je lui verrai seulement, extérieur à l'église, le complément d'une sorte de hall d'accueil où se passeraient les premières céré-

monies. C'est de là que le catéchumène serait solennellement introduit dans l'église. Il va sans dire que ce baptistère ne souffrirait plus d'être un débarras à catafalque ou à débris, mais que, après l'autel majeur, avant tous les autels de dévotion, il serait le lieu le plus sacré de l'église. Il est clair qu'il comportera la plus parlante ornementation de vitraux, de fresques ou de mosaïques.

Ses dimensions, du reste, devraient être telles que tout le cortège baptismal s'y déploierait sans que rien des cérémonies lui échappe.

2° *Revalorisation du cadre mystérique.* Si l'Église a interdit pendant des siècles l'administration du baptême, sauf nécessité, en dehors des fêtes pascales, c'est pour de graves raisons, qui sont tout autre que de splendeur. C'est pour plonger ses initiés dans la mort et la résurrection du Christ qu'elle leur fait place après une solennelle bénédiction de la fontaine baptismale au moment le plus sublime de la commémoration de la Résurrection du Christ. En ouvrant, comme elle le fait aujourd'hui, l'année tout entière à cette célébration, la liturgie courait un nouveau risque : celui de perdre ses attaches visibles au mystère pascal, en sorte que le mystère du baptême lui-même fût vidé de son plus précieux contenu. Il est toujours souhaitable que soient réservés à la nuit pascale ou de Pentecôte, sauf danger, les enfants venus au monde quelque temps avant ces fêtes. En tout cas si nous nous rappelons que la liturgie dominicale est la commémoration hebdomadaire de la Résurrection du Christ, ce n'est point par commodité pastorale ou familiale que nous célébrerons les baptêmes le dimanche. Il convient de réapprendre à nos fidèles que ce n'est point parce que c'est un jour chômé que nous y célébrons le baptême, mais parce que la relation avec la Résurrection du Christ y apparaîtra visiblement.

3° *Restituer la haute signification du cadre communautaire,* qui fait que l'initié est introduit dans une société, un peuple, dans une cité, dans une famille, dans un corps. L'expression tangible de cette réalité est du plus haut intérêt. Outre qu'il convient que le curé y joue son rôle de père, ou l'évêque, lorsque c'est possible, il serait beau que la communauté chrétienne consultée dise l'accueil qu'elle fait à l'enfant, en raison de la foi de ses parents; qu'elle se l'in-

corpore, le prenant elle-même en charge, et se faisant témoin des engagements pris par la famille, parents ou parrains⁵.

4° *Restaurer le catéchuménal*, tout au moins sous la forme de préparation de la famille aux engagements qu'elle va prendre. Instruire les parents et les parrains du mystère qui s'accomplira pour leur enfant, leur faire prendre conscience de leurs devoirs, de lui assurer une éducation chrétienne sérieuse. Et ici se pose le problème douloureux auquel bien des pasteurs ont déjà dû apporter une solution pratique : dans quelle mesure convient-il de baptiser un enfant dont la famille n'offre aucune garantie de vie chrétienne ? Il y a plus de trente ans que Dom Cabrol écrivait (*Origines liturgiques*, p. 168) : « Il se pourrait que, par suite de l'apostasie si fréquente des chrétiens de nos jours... dans certains pays... l'Église en vînt à réserver le baptême aux seuls enfants dont la famille vraiment chrétienne présenterait des chances sérieuses d'une éducation chrétienne, tandis qu'elle reprendrait pour les autres le baptême des adultes, rendant ainsi à ce sacrement, pour ceux qui le recevraient à l'âge de raison, toute sa signification. »

5° *Rendre aux rites leur valeur d'expression*, et, pour cela, ne pas craindre, conformément au Concile de Trente, d'expliquer au cours même des cérémonies ce qui s'accomplit :

— donner à la pénétration dans l'église, progressive jusqu'à l'autel, tout son sens ;

— faire que les interrogatoires soient autre chose que des formules de style. Duchesne (*Origines*, p. 319) rappelle que, à Rome, la population étant bilingue, le prêtre demandait à l'acolyte : « En quelle langue confessent-ils Jésus-Christ ? » L'acolyte répondait : « En grec », ou : « En latin. » Il leur enseignait alors, en grec ou en latin, le symbole.

Bien loin d'escamoter les exorcismes, leur donner toute leur valeur de combat acharné contre le diable. Nous savons

5. Il va sans dire que l'individualisme actuel, qui répugne à réunir plusieurs enfants dans une même célébration baptismale, est à combattre énergiquement. Réunir à la même heure les enfants nés dans la paroisse pour être ensemble baptisés, outre que ce serait un soulagement pour les prêtres, exprimerait d'une façon tangible le caractère social du baptême.

assez avec quelle ténacité, même vaincu, le diable résiste jusqu'à notre mort dans ce maquis de nos facultés sensibles (imagination, chair, mémoire, attachement, etc.). Ce serait une profonde inintelligence qui nous ferait rougir devant notre peuple d'une réalité si certaine et omettre d'en expliquer le sens profond⁶.

Valoriser la tradition du signe de la croix, qui marque le chrétien pour l'éternité.

Ne pas croire qu'il soit vain de baptiser largement d'eau et d'oindre d'huile sainte la poitrine, les épaules, la tête du baptisé. Il est très fâcheux que l'inintelligence de ces rites nous présente des enfants tellement enserrés dans leur robe qu'à peine pouvons-nous verser sur leur front une goutte d'eau et toucher leur menton ou leur nuque d'une onction esquissée.

C'est pour exprimer à la fois la purification totale de l'homme pécheur, mais encore plus son ensevelissement dans le tombeau du Christ et sa sortie de ce tombeau, que l'Église plongeait le catéchumène vraiment nu dans la fontaine. Puis l'oignait, comme dit saint Cyrille, « du bout des cheveux jusqu'aux pieds », réservant aux diaconesses le soin d'oindre ainsi les femmes adultes. *Ponit sacerdos oleum olivarum in vola manus suae, totum corpus ejus qui baptizatur ungit*, disait Sévère d'Alexandrie. Après quoi, la tradition de la robe blanche portée pendant huit jours avait un sens. Et enfin l'admission solennelle à recevoir l'eucharistie réalisait sensiblement l'insertion mystérieuse au corps du Christ, en même temps qu'à la communion fraternelle à la famille divine.

N'est-il pas émouvant de retrouver dans les rites de l'hospitalité antique, pratiqués religieusement, comme un signe obscur de l'initiation chrétienne ?

L'étranger, voyageur, exilé, naufragé, lorsqu'il se présentait sur un territoire, n'y était en aucune façon protégé par les lois. Il ne faisait pas partie de la cité. Sa vie même était en danger, à moins qu'il ne reçût les rites de l'hospitalité que lui accordait un citoyen. C'est ainsi que nous voyons sans cesse, dans l'*Odyssée*, Télémaque, Ulysse et les autres

6. Le théologien Duguet a parfaitement exprimé le sens des exorcismes et leur nécessité, même lorsque l'ondoiement avait déjà fait de l'enfant un chrétien.

errants aborder en tremblant des terres étrangères. S'ils sont admis dans la cité, les rites se reproduisent toujours les mêmes : un bain solennel les lave des souillures de la mer ou de la route. « La jolie Polycaste, raconte Homère, après avoir baigné Télémaque accueilli chez Nestor, le frotta d'huile fine, le vêtit d'une robe blanche, sortie des derniers lavages, ainsi que d'une belle écharpe serrée dans les coffres. En quittant le lieu du bain, il avait l'air et l'allure d'un dieu. Il revint alors s'asseoir près de Nestor. Tout le monde prit place pour le festin, et de nobles servantes remplissaient de vin les coupes d'or » (*Odyssée*, chant III, vers 465)⁷.

Dom Casel (*Du Mystère*, pp. 89-90) avait raison d'observer que « le Seigneur n'a pas voulu créer quelque chose d'absolument neuf. Il a plutôt voulu se conformer à la vieille tradition issue du cœur humain. Il a voulu se servir des usages et des formes consacrés par un consentement universel des religions antiques. Mais, à tout cela, il a apporté un éclat nouveau, une noblesse insoupçonnée. Tout le symbolisme antique subit ainsi, sous l'onction du Christ, une refonte complète... Ce sont des gestes simples, empruntés à la vie humaine et... des produits naturels de la terre... Les rites extérieurs, ainsi que les choses qui entrent dans leur confection, s'imposent pour ainsi dire d'eux-mêmes ».

Ici, c'est vraiment l'homme errant, qui n'est pas du peuple de Dieu, et qui n'est pas de l'alliance, qui entre et prend droit de cité. Il devient vraiment concitoyen des saints, protégé par la loi, ayant part au festin, admis même au culte sacrificiel.

Qui ne voit quelle signification et quelle vertu avait le dépouillement complet qui interdisait, pour se plonger dans la fontaine baptismale, de garder quoi que ce soit des vêtements et des choses du monde. Les femmes mêmes devaient défaire leur coiffure, quitter leurs bijoux, *ne cum illis descendat in aquam quidquam alienum, quidquam maligni spiritus in aquam regenerationis*, disent les canons d'Hippolyte⁸.

7. Il en est de même à son arrivée chez Ménélas (*Odyssée*, IV, 48). De même pour Ulysse accueilli chez Circé (*Odyssée*, X, 463).

8. La littérature patristique dit abondamment quelle purification du cœur et des regards opérerait cette nudité mystérieuse. Voir dans *Le Pré spirituel* (Éditions du Cerf, chap. III) ce que raconte Jean

Avons-nous enfin totalement oublié la doctrine constante de l'Église, qui veut que l'initiation chrétienne trouve son accomplissement dans la communion eucharistique ? Et que jusqu'au XII^e siècle l'Église entière, l'occidentale elle-même, scellait par la communion le baptême même des enfants.

Les évêques d'Occident, interrogés par Charlemagne, « *cur corpore et sanguine dominico confirmantur ?* » témoignaient par leurs réponses de la foi constante de l'Église.

Amalaire de Trèves (Migne, 105, 899) répondait : « *Ut sciat per talia mysteria diabolum expulsam ab ejus corde ac Christum inhabitare ita ut confidenter dicamus : Omnes qui in Christo baptizati estis Christum induistis.* » De même, Théodulphe d'Orléans (Migne, 105, 259) : « *Propter hanc vitam adispiscendam et baptizantur et ejus carne pascimur.* » De même Jessé, évêque d'Amiens, répondait que l'enfant était « confirmé du corps et du sang du Christ pour pouvoir être son membre ». Nous retrouvons ce rite jusqu'en plein XV^e siècle au diocèse d'Amiens. L'enfant nouveau-né était communié par une goutte de sang consacré. C'est très certainement la renonciation à la communion sous les deux espèces qui induisit petit à petit l'Église latine à renoncer à la communion des nouveau-nés. Il est remarquable que lorsque disparut cette communion, l'usage perdura de la tradition de quelques gouttes de vin béni, tel ce rituel de Périgueux (de l'an 1536) qui, en donnant du vin béni à l'enfant, prononce cette prière : « De la rosée du ciel et de la graisse de la terre, que Dieu te donne son abondance et que tu vives dans les siècles des siècles⁹. »

Moschus de ce vieux moine, le prêtre Conon, qui, chargé par son Abbé de baptiser les femmes, en avait été tellement tourmenté, qu'il voulait quitter le monastère, et que, en effet, un jour il le quitta pour n'avoir pas à baptiser une jeune fille trop belle, comment saint Jean-Baptiste, lui étant apparu, lui en fit reproche et, après l'avoir marqué du signe de la croix, lui accorda le privilège de ne plus jamais être troublé et de ne pas même remarquer le sexe de ceux qu'il baptisait.

9. Le Rituel de Reims, édité en 1585, constatant qu'en France l'usage de la communion eucharistique était naguère en vigueur, interdit, si l'on donne du vin béni à l'enfant, de prononcer les paroles qui ne doivent accompagner que la communion eucharistique. Ces paroles, témoignées dans le Missel d'Amiens de 1506 et dans son Rituel de 1524, étaient : « Que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ te gardent pour la vie éternelle. »

Nous croyons savoir que le nouveau Rituel pour l'Allemagne pré-

Comment ne pas voir dans ces cérémonies une admirable catéchèse baptismale et comment ne pas souhaiter que, restaurée dans sa splendeur, l'initiation chrétienne apprenne aux fidèles quel grand mystère s'est accompli au jour de leur baptême, digne non seulement des plus solennelles célébrations, mais aussi des plus ferventes commémorations¹⁰.

PAUL DONCOEUR.

voit que, à l'issue du baptême, l'enfant est porté à l'autel et qu'on lui donne quelques gouttes de vin béni avec ces paroles : « Reçois ce vin béni et que le Seigneur excite en toi le désir de son très saint corps et sang. »

10. Qu'on me permette de renvoyer à une autre étude sur les cérémonies de commémoration baptismale, dites Pâques annotines, déjà parue dans les *Retours en Chrétienté*; et aux textes de messes spéciales prescrites à cet effet jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, dont les *Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne* ont publié quelques exemples.